en patois (1) c'est autre chose. Là, Chapelon est sur son terrain : les uns sont naïfs, les autres malins, tous d'une bonne facture. Ses poésies légères, ses chansons, et ses mois de mai (2) ne sont pas moins remarquables en leur genre que la plupart des poésies françaises de second ordre de cette époque. On peut citer, entre autres, la Chanson *sur le Carême*, comme fort lestement tournée, la Chanson *XVI^e contre les filles*, comme une satire mordante et véridique des mœurs du temps, et surtout la Chanson *XXIX^e sur les Garçons amoureux*.

Le testament de *Jacques Bellemine, Clochetteur-Juré de l'église paroissiale de Saint-Etienne* est une fort belle pièce, pleine de concision, de couleur locale et d'*humour*, mais elle ne vaut cependant pas le testament de Bobrun.

Celles qui la suivent dans le recueil manuscrit dont j'ai parlé plus haut, et qui sont inédites, sont un monument assez précieux des mœurs de cette époque. Jean Chapelon, il est utile de le constater, a mieux compris que son père, en pareil cas, la succession naturelle des choses. Son Jacques Bellemine commence d'abord par tester, sauf ensuite à faire ses adieux à tous ses amis et à sa femme. Il commence par l'essentiel. On connaît les legs burlesques du testateur. Ce qui n'est pas moins risible, ce sont les conseils et consolations que Bellemine prodigue à sa future veuve :

Si je venou-à mery, vou t'y faut ben resoudre,
N'essobla pas, o moins, à me bien faire coudra,
Quand je sarey party adon tu po ploura,
Je te proumetou ben qu'ey t'empacharey pas.

Mais jusques-là il lui conseille de ne pas se désoler, car s'il a le bonheur d'en revenir, ce serait temps perdu.

Si je venou à passa, tu te po remaria

(1) Ils furent presque tous composés sur des airs de Lulli qui faisait les délices de Jean Chapelon.

(2) C'était l'usage, à cette époque et plus tard, parmi le peuple de Saint-Etienne et des environs, d'aller chanter par troupes dans les campagnes la veille du mois de mai. On faisait la quête, et puis *ripaille* (bombance) avec l'argent recueilli.